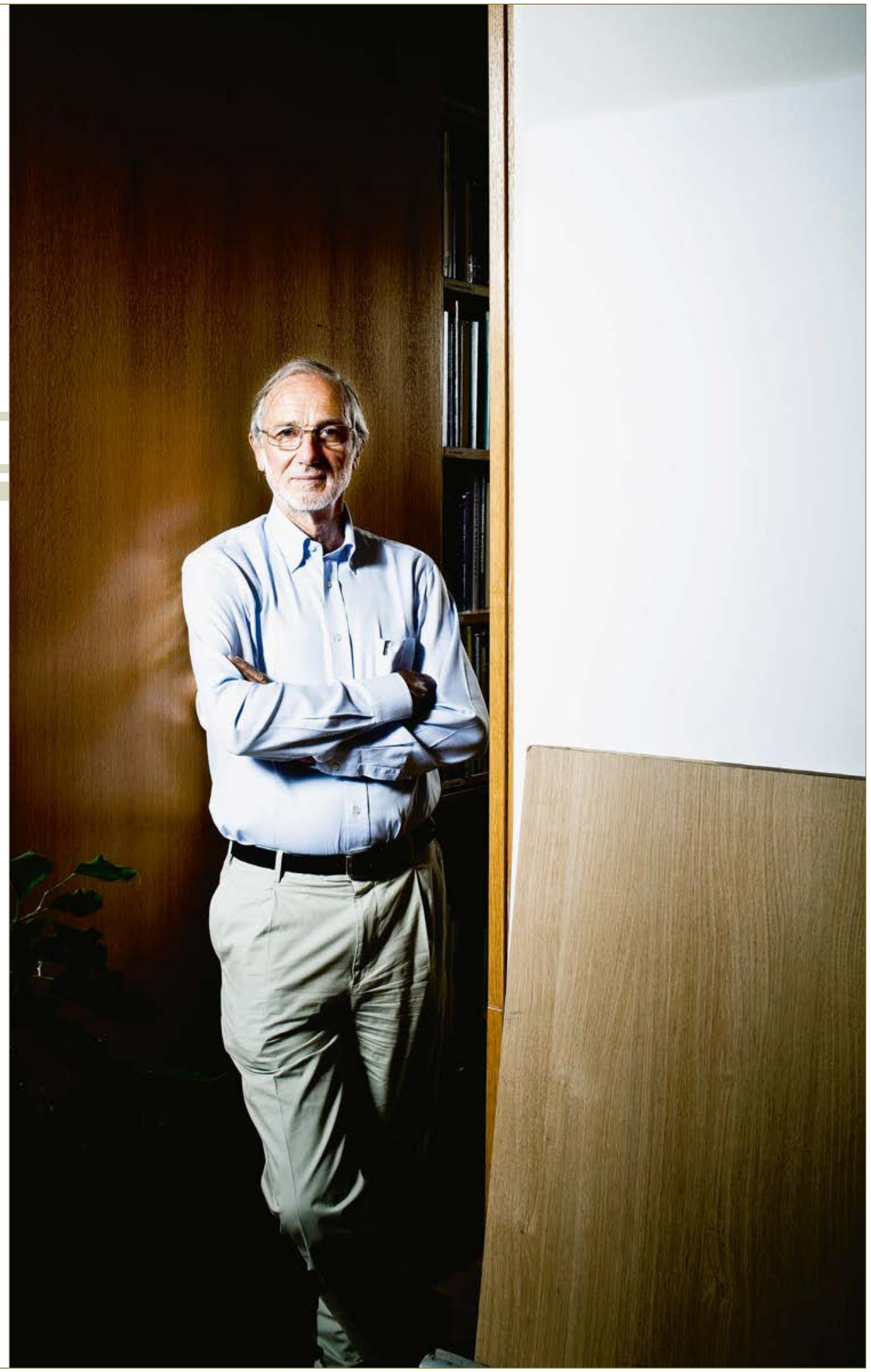


RENZO PIANO

L'OREILLE DE L'ARCHITECTE

POUR LE GRAND ARCHITECTE ITALIEN, PRIX PRITZKER 1998, CONSTRUIRE UN BÂTIMENT, C'EST, LOIN DES EFFETS DE STYLE, TENDRE L'OREILLE AU MURMURE DU MONDE, COMPRENDRE LES DÉSIRS DES HOMMES ET SAVOIR LEUR FAIRE ÉCHO. L'ARCHITECTURE COMME ANTICIPATION ET ADAPTATION. LEÇON POLITIQUE.

TEXTE **YORGOS ARCHIMANDRITIS** PHOTOGRAPHIES POUR « M » **FRÉDÉRIC STUCIN/MYOP**

Paris. Une matinée automnale dans le quartier du Marais. Un couloir et une porte de verre conduisent à l'atelier du célèbre architecte Renzo Piano. Un calme studieux et créatif domine l'environnement de celui qui, avec son ami Richard Rogers, a suscité la polémique dans les années 1970 avec la création du Centre Georges-Pompidou. Grand, élégant, souriant, avec la simplicité et la modestie que confère la vraie culture, l'Italien, *Homo universalis*, parle de l'architecture, de sa jeunesse, de la rébellion et du voyage, de l'aventure et des corsaires…

Renzo Piano, votre famille avait une entreprise de construction. Comment avez-vous échappé à ce destin familial ? À l'âge de 17-18 ans, une chose l'emporte sur tout le reste : la rébellion. On vous apprend que, vous aussi, vous êtes destiné à faire des bâtiments. Mais pour vous, la seule chose qui importe, c'est de partir le plus vite possible. Comme il n'y avait pas d'école d'architecture à Gênes, choisir ces études signifiait partir à Florence ou à Milan. Et comme Florence était légèrement plus éloigné que Milan, j'ai choisi Florence ! C'était donc juste par volonté de faire le contraire de ce qu'on me disait de faire. À cet âge-là, la rébellion vous donne l'adrénaline nécessaire pour se connaître, pour trouver les germes de soi-même. En plus, Gênes est une ville qui vous inspire le désir de partir, fermée comme elle l'est par les hautes montagnes et la vaste mer – n'oublions pas que Christophe Colomb était génois. Quand, donc, vous êtes adolescent et que vous vous promenez au bord de la mer, vous vous demandez ce qu'il y a au-delà de l'horizon. C'est le même désir, le même besoin que l'on retrouve chez les insulaires. Bien sûr, il y en a qui restent, mais il y a aussi ceux qui tâchent de partir à la découverte. L'architecture m'a donné une bonne raison pour partir.

Mais, d'une certaine façon, vous avez continué la tradition de votre famille. Est-ce qu'on en retrouve quelques éléments dans votre architecture ? Oui, on en retrouve deux. D'abord, le désir de manipuler la matière, afin de construire des bâtiments. Quand j'étais enfant, j'allais toujours avec mon père sur le chantier. C'est quelque chose de miraculeux, un chantier. Ensuite, le port ! Pour un enfant, le port d'une grande ville est un lieu miraculeux. Car la ville change aussi souvent que son reflet dans l'eau. Un port, c'est un lieu d'aventure où tout flotte : les bateaux, les paquebots, les charges, les voitures. Dans tous mes projets, il y a toujours cette idée que les bâtiments flottent et respirent. Cette volonté de défier la force de gravité, la loi de la physique la plus têtue qui existe, vient de là.

Donc, quand vous avez quitté Gênes à 18 ans, les éléments qui allaient faire de vous ce que vous êtes étaient déjà présents. Certainement. À 10 ans, nous sommes déjà faits pour le reste de notre vie. Ce fut aussi mon cas. Mais il manquait encore le côté social qui est venu d'une façon très forte quand j'ai quitté Florence, ville trop belle pour moi. Quand vous avez devant vous une ville parfaite comme Florence, et que vous voulez devenir architecte, cela vous décourage. Alors, j'ai choisi la ville la plus laide, mais la plus intéressante : Milan. En 1962, bien avant le Mai-68 parisien, les étudiants y avaient occupé l'université, en signe de rébellion contre les professeurs, contre le pouvoir et l'autorité. C'était la deuxième étape de ma formation. Dans ces années-là, je travaillais le jour et je participais à l'occupation de l'université la nuit. On avait l'*ansia del sociale*, l'anxiété et le désir du social. C'était le rêve utopiste d'un monde meilleur, dans lequel l'architecte tient un rôle essentiel. Car l'architecte n'est pas un esthète. Il travaille sur la communauté, sur les lieux publics, les musées, les universités, sur les lieux dans lesquels les gens se retrouvent. À l'époque, j'ai appris que l'architecture était un art complexe et différent. C'est un art, puisqu'il est question de choix, de beauté et de poésie, mais c'est aussi une science, puisqu'elle intègre la technologie et la recherche. Enfin, elle joue un rôle social, puisqu'elle est en relation avec la collectivité et le monde. Tout cela vous reste dans la peau, et même à 70 ans, vous continuez à croire que ce que vous faites participe à la construction d'un monde meilleur.

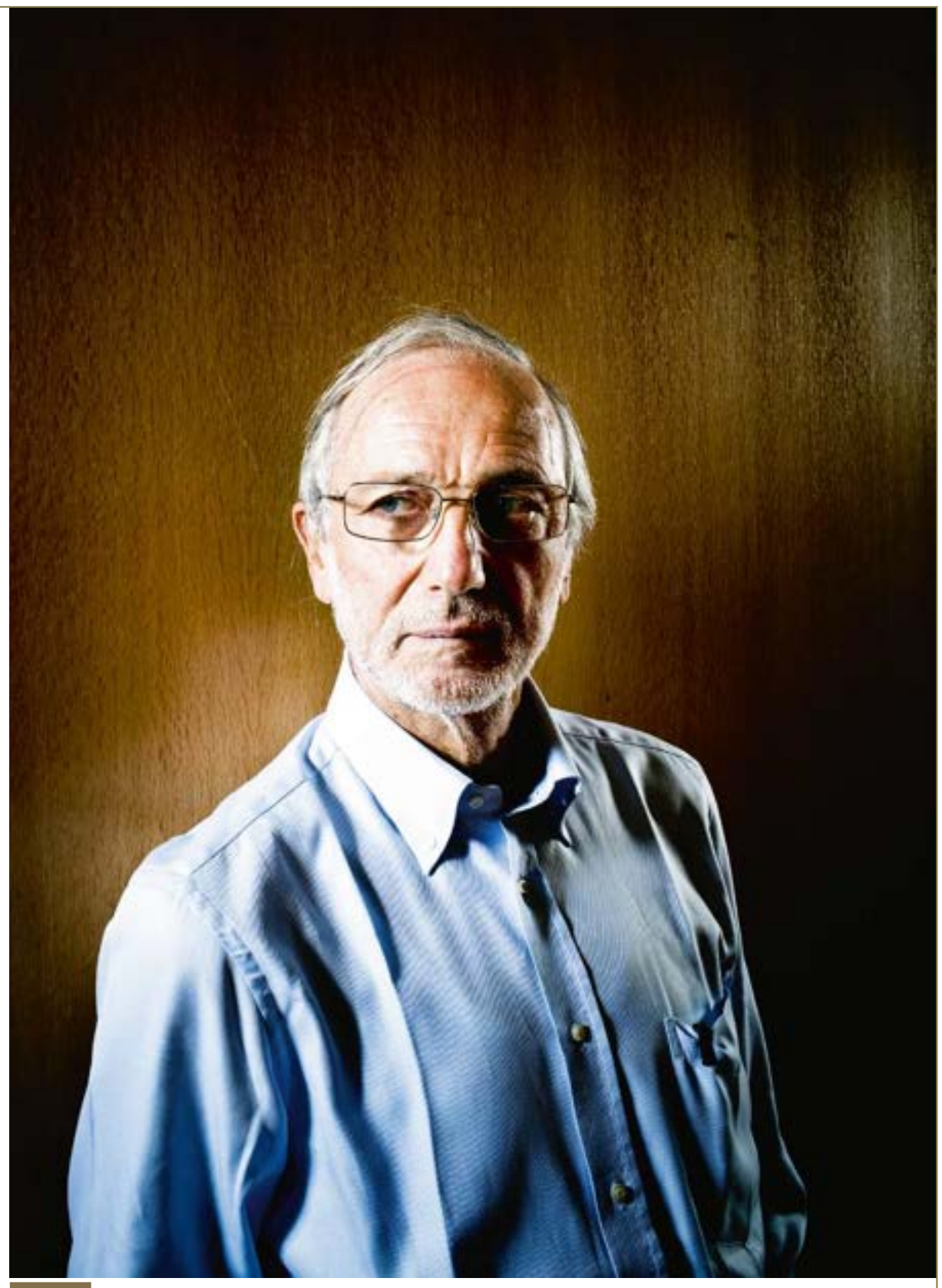
Qu'est-ce que la science représente pour vous ? La science est en rapport avec la condition humaine. C'est le défi de Prométhée, l'idée que l'homme est capable d'apprivoiser la nature avec la raison, de comprendre son propre corps, d'inventer de nouvelles matières, d'aller sur la Lune, de voler, de faire des structures ou des choses jamais faites auparavant. Ce défi le pousse à aller toujours plus loin dans la recherche et la compréhension du monde. Je trouve passionnant cet aspect du cerveau humain. En matière d'architecture, inventer et construire des abris pour les humains, pour les communautés, c'est aussi une opération technique. C'est pourquoi, à mes débuts, pendant cinq ou six ans, je me suis amusé à chercher de nouvelles structures, à créer des bâtiments qui étaient à la limite de la pesanteur, des *space structures*. C'était plutôt un jeu, mais dans un domaine important : celui de la science, de la *technè*.

> Les bâtiments ne sont pas des éléments fermés mais des êtres vivants. C'est pourquoi mes projets sont toujours des bâtiments publics qui mélangent la *polis*, la politique, la culture, les gens, la communauté, l'urbanité.

Mot qui signifie aussi « art »… Mais l'art est technique ! C'est une idée « hérétique » que j'adore, car je la trouve tellement vraie. C'est l'idéal grec du *kalos k'agathos* (« beau et bon »). Dans plusieurs cultures et langues, les notions du beau et du bon, de l'artistique et du technique, vont de pair. Aujourd'hui, on vit dans une époque où ces concepts sont séparés, où l'artiste et le constructeur sont deux entités différentes. Moi, j'ai eu la grande chance de naître dans une ville sévère et introvertie qui vous donne le temps de vous promener au bord de l'eau, mais aussi de passer des heures dans un chantier à regarder un mur se construire. Cela vous fascine et laisse en vous des traces profondes. Après, j'ai eu la chance de fréquenter l'université en pleine révolution. Cela vous fait grandir avec l'idée qu'un architecte, c'est un type bien. Ce n'est pas du tout quelqu'un qui fait une esquisse et qui s'en va. C'est quelqu'un qui est entraîné à marcher dans la rue, à parler avec les gens, à comprendre leurs désirs, à connaître les marées, le vent ou la tourmente intérieure. C'est quelqu'un qui doit maîtriser cette forme d'« art » : être en même temps constructeur, artiste et poète.

Quelqu'un qui met donc le doigt sur les plaies d'une société, sur ses préoccupations ou ses aspirations… L'architecture, c'est l'art difficile d'écouter, de comprendre. Pas d'obéir, mais de comprendre ce qui est bon, ce qui est mauvais, ce qui est vrai, ce qui est faux. Quand vous faites un bâtiment, c'est ceux qui parlent le moins qui ont le plus à dire, et là vous devez être capable d'entendre ces voix subtiles plutôt que les voix fortes. Il faut avoir la curiosité de mettre le doigt sur les grandes questions de l'humanité ; il ne faut pas rester en surface. Et cela est un apprentissage long et douloureux. Marguerite Yourcenar avait écrit : *« Créer, c'est regarder dans le noir. »* Quand vous entrez dans une pièce obscure, au début vous ne voyez rien, mais au bout d'un moment, vous commencez à voir. De la même façon, quand vous entrez dans un lieu silencieux, au bout d'un moment, vous arrivez à entendre les petits bruits. Cela s'applique aussi à la compréhension du monde. Au début, vous ne comprenez rien. Mais il ne faut pas vouloir aller trop vite. Il faut écouter et laisser venir. Moi, j'ai passé ma vie à écouter, à prendre, à voler. C'est pour cela que je considère l'architecture comme un métier « corsaire ». Mais, à l'encontre du corsaire, l'architecte prend pour restituer. Et pour prendre, il faut écouter. Écouter non seulement les gens, mais aussi les lieux. Quand je dois faire un projet quelque part, je m'interdis de dessiner avant d'aller sur place. Car je sais que le

RENZO PIANO



lieu va parler, il va dire des choses que je devrai écouter. Tout comme les gens et la société avec leurs rêves et leur vision du monde.

Cette attitude a quelque chose de profondément politique… Tout à fait. Politique, dans le sens noble de *polis*. Les gens oublient que le mot « politique » vient du mot *polis*, la ville. Vous savez, le serment des élus aux citoyens athéniens était : *« Je vous promets de restituer la ville plus belle que vous ne me l'avez donnée. »* C'est beau, non ? J'aimerais bien pouvoir vous répondre que l'idée d'un projet vient facilement, mais ce n'est pas le cas. Il n'y a pas de forme préconçue. Sinon, ce serait de l'académisme. Ce serait ce qu'on appelle « le style ». Et les gens parlent de style sans savoir que c'est un piège pour le travail créatif. C'est comme si vous étiez plus préoccupé par la façon d'écrire que par ce que vous allez écrire. Bien sûr, je ne parle pas de la cohérence d'un artiste ou de sa méthode de travail. Je parle du style qui, dans certains cas, devient une cage dorée et qui vous prive de votre liberté.

Cela diminue votre capacité de voir et d'écouter ? Le style vous rend autoréférentiel. On ne s'occupe plus ni de la topographie, ni de la géographie, ni des gens, ni des lieux. On a une idée et on l'impose. C'est une erreur, puisque la beauté, la dignité et la force de l'architecture viennent du fait qu'elle est proche de la réalité. Dans les jours, les semaines ou les mois d'anxiété qui précèdent la préparation d'un projet, ce que je recherche, c'est sa nécessité. C'est le meilleur guide. Elle vous fait comprendre que ce qu'il faut faire, c'est ça. Elle n'a rien à voir avec les modes, mais avec le sentiment de l'inévitabilité d'une chose. Vous savez, être architecte, c'est la plus belle aventure du monde. Vous êtes toujours dans la recherche du nécessaire et vous comprenez vite que c'est un métier dans lequel vous devez répondre non seulement aux besoins, mais aussi aux désirs. C'est ça qui rend l'architecture noble. Si vous ne répondiez qu'à des besoins, ça ne serait que du bâtiment. Ce serait donc bête de tomber dans le piège de se répéter soi-même. Le style est un label commercial auquel il faut faire attention. Le succès est un danger horrible, car il y a un moment où vous devenez prisonnier de vous-même et de votre image. Vous faites alors ce que les gens attendent de vous et c'est le début de la fin. C'est justement dans des moments pareils qu'il faut être rebelle, que l'on ait 10, 24, 38, 54 ou 70 ans. Si on accepte le succès, on perd l'aventure et la nouveauté. Or c'est ce qui vous garde vivant.

Vous venez de parler de désir. Quel est le rapport entre désir et identité en matière d'architecture ? L'architecture, c'est un art aussi ancien que la chasse, la pêche, la navigation ou la culture de la terre. Mais, en même temps, c'est l'art d'exprimer notre individualité. Une maison n'est pas seulement un abri, mais aussi une façon de représenter et de célébrer ses propres désirs. Dans certaines communautés ou chez certaines personnes, cela peut se traduire par un sofa couvert de plastique et le faux lustre dans le séjour. Dans d'autres cas, cela peut se traduire par les bâtiments de l'Athènes antique ou de la Florence des Médicis. Dans l'humilité ou dans la grandeur, l'architecture a toujours été le symbole, l'expression d'un désir. Et les désirs des gens, comme le disait un sociologue français avec qui j'ai travaillé, sont parfois beaucoup plus forts que leurs besoins. Cela ne veut pas dire qu'un architecte doit faire ce qu'on lui demande, sous prétexte que les gens veulent certaines choses. Ce serait comme un médecin qui dirait à son patient exactement ce qu'il veut entendre ! C'est là qu'il faut avoir du courage et savoir dire non. Car parfois, les désirs sont tordus. C'est pour cela que l'écoute ne doit pas être obéissante, mais critique et responsable. On ne fait pas une architecture grand public.

FAITS & GESTES

14 septembre 1937
Naissance à Gênes.

1971
Gagne, avec Richard Rogers, le concours pour le Centre Georges-Pompidou (1977).

1994
Aéroport international Kansai, à Osaka.

1997
Musée de la Fondation Beyeler, à Bâle.

1998
Centre Culturel Tjibaou, à Nouméa.

2000
Immeuble de la Potsdamer Platz, à Berlin.

2002
Auditorium Parco della Musica, à Rome.

2006
Extension de la Morgan Library à New York et Maison Hermès à Tokyo.

2007
New York Times Building, à Manhattan.

2008
California Academy of Sciences, à San Francisco.

2009
Modern Wing, extension de l'Art Institute, à Chicago.

2010
Resnick Pavilion du Los Angeles County Museum of Art.

Projets en cours
London Bridge Tower ; monastère des Clarisses, à Ronchamp ; Whitney Museum of American Art à New York ; Opéra et Bibliothèque nationale à Athènes…

Il faut apprendre aux gens à voir la beauté, à la chercher et la désirer. Tout le monde apprend à chercher l'argent, le pouvoir ou la victoire. Or, la beauté, l'art, la poésie, sont plus importants, parce qu'ils peuvent changer le monde.

Ce qui ne va pas sans rappeler les réactions du public contre des projets, comme celui du Centre Pompidou, qu'ils ont fini, pourtant, par aimer. Qu'est-ce qui fait qu'on aime un projet architectural ? Il faut qu'il soit beau et bon. Il y a des projets qui ne sont pas aimés et ne le seront jamais. Beaubourg était adoré par certains et détesté par d'autres. Car il ne faut pas oublier que l'architecture voit les choses avec anticipation. Beaubourg était un projet non conventionnel qui mettait le doigt sur une chose très importante : l'intimidation que génèrent les grands bâtiments culturels. Il fallait enfin changer de page, arrêter avec l'idée que le musée est un lieu élitiste, mais plutôt un lieu qui peut être aimé par tous. On nous a accusés tout de suite d'hérésie, d'outrage, de sacrilège. Nombreux ont été ceux qui ont dit : *« Quelle horreur ! C'est une usine. »* Et d'autres : *« Pourquoi pas ? »* Finalement, dès que la méfiance a disparu, les gens l'ont aimé. Il y a des bâtiments qui sont compris tout de suite et d'autres pour lesquels il faut du temps. Il ne faut pas s'autocensurer en disant : *« Je veux faire quelque chose qui sera aimé tout de suite par tout le monde »*, mais il ne faut pas non plus provoquer juste pour le plaisir de provoquer. Je crois qu'au fond, il faut être honnête, loyal et qu'il faut toujours chercher la vérité. C'est pour ça que je parle de la pure force de la nécessité. Si la réponse est conventionnelle, on y arrive tout de suite. Sinon, cela prend du temps et pour cela, il faut du courage.

Dans votre travail, on remarque un goût pour les bâtiments publics. Pourquoi cette attirance ? Parce que l'architecture donne forme à des désirs collectifs. Les bâtiments publics sont les lieux dans lesquels se déroule le rituel de la ville. Des lieux qui éloignent la barbarie, où, dans une certaine mesure, les différences disparaissent et les expériences se mélangent. Un bâtiment public est comme une rue ou une place, un lieu où se réalise le miracle de la tolérance, le miracle du vivre ensemble dans la diversité. Les bâtiments forment la ville, mais sont aussi des morceaux de ville qui instaurent un dialogue avec la rue. Ce ne sont pas des éléments fermés, des sculptures, mais des êtres vivants. C'est pourquoi mes projets sont toujours des bâtiments publics ou à caractère public qui mélangent la *polis*, la politique, la culture, les gens, la communauté, l'urbanité.

Et qu'en est-il de la notion de beauté ? La beauté, pour moi, est un oiseau avec des plumes merveilleuses. Elle est inaccessible et inatteignable. Quelqu'un a dit : *« Je suis arrivé assez souvent à la porte du temple, mais je ne suis jamais arrivé à y entrer. »* La beauté, c'est un peu comme ce temple. Quand vous sentez que vous arrivez, vous comprenez que votre bras est trop court. Il y a une distance dramatique entre ce qu'on désire et ce que l'on peut atteindre. La beauté est ainsi quelque chose qui vous échappe et dont il est délicat de parler. C'est pourquoi l'éducation joue un rôle essentiel. Il faut apprendre aux gens à voir la beauté, à la comprendre, la chercher et la désirer. Tout le monde apprend à chercher l'argent, le pouvoir, la force ou la victoire. Or, la beauté, l'art, la poésie, sont plus importants, parce qu'ils peuvent changer le monde. Mais il faut être cultivé pour comprendre cela et donner à son âme la chance de les saisir. Il y a des gens qui ont une lumière dans les yeux et d'autres qui ne l'ont pas. Ceux qui l'ont ont compris ce qu'est la beauté ou le désir de beauté. Ils ont compris que la beauté, c'est l'âme de tout. ■